LES GUÊPES,

REVUE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 30 novembre 1840.

DISTRIBUTION :

PADOCKE } Guêpes. ...	Mlle Eugénie Biron.	UNE OUVRIÈRE..............	Mlle Clarisse.
MAMMONE } Guêpes. ...	Mlle Fanny.	BACCHANAL..................	M. Achard.
MOLOCH } Guêpes. ...	Mlle Anna Grave.	LE DIABLE AMOUREUX......	Mme Dupuis.
AZAZEL } Guêpes. ...	Mlle Céline.	CHAUVIN.......................	M. Leménil.
PIERROT......................	M. Grassot.	LE LION........................	M. Lemeunier.
COQUETTE....................	Mme Leménil.	ARTHUR........................	M. Stéphen.
M. GOBLOT....................	M. Sainville.	NAPOLÉON....................	M. Oscar.
UN PARTICULIER............	M. Barthélemy.	Un Académicien.	
UN INDIVIDU.................	M. Faydé.	Latréaumont.	
UN MONSIEUR................	M. Gabriel.	Cosima.	
PAIN-MOLLET.................	M. Alcide-Tousez.	Vautrin.	

Un jardin.

SCÈNE I.

PADOCKE, MAMMONE, MOLOCH, AZAZEL, assises et groupées.

CHOEUR.

Air : des Huguenots. (LES BAIGNEUSES.)

Aux volontés de notre maître,
Mes sœurs, il faut bien nous soumettre:
Puisqu'il l'a dit, résignons-nous
A suspendre nos coups.
Il faut, cessant d'être cruelles,
Couper nos aiguillons, nos ailes...
Goûtons, sous cet ombrage épais,
Les douceurs de la paix.

PADOCKE.

Enfin, mes sœurs, bonnes guêpes que nous sommes, nous pouvons donc nous reposer.

MAMMONE.

Nous voilà sans emploi... comme des commis destitués...

MOLOCH.

Par un changement de ministère.

AZAZEL.

C'est un peu ennuyeux d'avoir un aiguillon, et de ne pouvoir s'en servir!

PADOCKE.

Il n'y a pas moyen... car notre maître, notre ami, vient d'être enlevé à son jardin, à ses guêpes, à ses amours... par la garde nationale, dont il a l'honneur...

MAMMONE.

Ah! il est de garde?

PADOCKE.

Oui, en prison... et en son absence, personne à piquer...

AZAZEL.

Nous voilà au régime!

MOLOCH.

Au repos forcé!

PADOCKE.

A moins qu'on ne vienne nous trouver à domicile.

AZAZEL.

Compte là-dessus.

MAMMONE.

Pourquoi pas?.. Eh! tenez, entendez-vous?.. quelqu'un à piquer!

TOUTES.

En avant!

PADOCKE, regardant.

Eh non! Mesdemoiselles... c'est une guêpe, comme nous!

TOUTES.

Une guêpe!

AZAZEL.

Une nouvelle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, COQUETTE, en guêpe, et semblable aux quatre autres.

COQUETTE.

Air : Moi, je flâne.

Moi, je pique !
Mon aiguillon, c'est ma pique.
Moi, je pique.
Je repique.
Sans amitié.
Sans pitié !

Je veux piquer en tout temps,
Pour la vengeance publique.
Les intrigants et leur clique.
Les fripons, les charlatans...
Nos croûtons académiques,
Nos chefs-d'œuvres étriqués,
Et jusqu'à nos grands critiques...
Les piquans seront piqués !

Moi, je pique, etc.

Livrez-moi tous les flatteurs,
Les novateurs empiriques,
Les orateurs asthmatiques,
Les fanfarons, les trembleurs...
Les probités élastiques,
Et la Bourse et ses croquans...
Fâchez-vous, grands politiques :
Les piqués sont plus piquans !

Moi, je pique, etc.

LES GUÊPES, à demi-voix, entr'elles.

Qui donc ? qui donc ?..

PADOCKE, de même.

Connais pas.

COQUETTE, se retournant.

Eh! voilà ces demoiselles!.. Bonjour, guêpes... maudites guêpes, qui depuis un an faites tant de ravages dans Paris!.. et pour 20 sous par mois!.. Ah! fi... peut-on, pour 20 sous, se... ah !.. (Gatment et leur tendant la main.) Me voilà des vôtres... j'ai des ailes, un aiguillon, et je vais en user... (Tirant son aiguillon.) V'lan !

PADOCKE.

Mais qui êtes-vous?

COQUETTE.

Vous le voyez bien... une guêpe, comme vous... depuis une demi-heure.

AZAZEL.

Et avant ?

COQUETTE.

Une femme... Coquette Dubu, fabricante de corsets, rue Vivienne... et je viens d'être métamorphosée.

MAMMONE.

Ah bah ! comment se fait-il ?

COQUETTE.

Ah! voilà... J'avais un amant... C'est permis, rue Vivienne... Un petit carabin, qui avait la déplorable habitude de lire vos méchans petits volumes... Voilà qu'en parcourant la dernière livraison, il fronce le sourcil et me regarde de travers... Il venait de lire une liste de maris... vexés, et d'amans... dans le même genre... désignés par la première lettre de leurs noms.. « I. D!.. qu'il s'écrie, I. D!.. » Cet I. D. le frappe... il s'appelle Isidore Durand. « C'est moi, qu'il continue!.. malheureuse, tu me... et voilà mon accident tiré à dix mille exemplaires!.. » Le fait est que c'est une infamie !.. je vous demande un peu où nous en serions, si l'on publiait tous les mois la liste de tous ceux qui sont... ça n'a pas de nom !.. Bref, mon Othello s'élance, ouvre les tiroirs de ma commode, fouille dans mes poches, viole le secret de mon cabas... et, voyez le hasard!.. y trouve une lettre signée Adolphe... Hein !.. ce que c'est que la calomnie !.. Isidore me dit des choses pénibles, je lui saute aux yeux... et comme je ne peux plus m'arrêter, dès que je suis partie... je sors pour faire une scène à quelqu'un... la main me démangeait... Mais tout-à-coup, au bout de ma rue, en débouchant sur la place, entre la Bourse et le Vaudeville, je me trouve face à face avec mon ennemi, votre maître, que deux gardes municipaux conduisaient à l'hôtel des haricots... C'est pain bénit... A sa vue, je bondis d'indignation, je cours à lui, et au risque de la cour d'assises, je saisis une aiguille que je lui plonge dans le...

TOUTES.

Ah ! mon Dieu !

COQUETTE, achevant.

Paletot... Ça ne lui fait pas de mal... au contraire... et, se retournant d'un air goguenard : « Vous êtes piquante, la belle, me dit-il... Eh bien! soyez donc guêpe, avec votre aiguille pour aiguillon... » Et aussitôt dit... v'lan !.. je sens comme une commotion, je pousse un cri et mes yeux se ferment... j'étais changée en... vous voyez... C'est gentil !.. je vous demande si un homme peut vous reconnaître comme ça !..

TOUTES, riant.

Ah ! ah ! ah !..

COQUETTE.

Juste, comme tous ces badauds de la place de la Bourse, qui me riaient au nez... tandis que le scélérat me criait : « Bien des choses de ma part à tes compagnes!.. tu ne redeviendras femme, que si tu sais résister une seule fois à ta manie de piquer. » O Dieu! plutôt rester guêpe toute ma vie !..

TOUTES, riant.

Ah ! ah ! ah !

PADOCKE.

Une de plus !

TOUTES.

C'est charmant !

COQUETTE.

C'est hideux ! moi, qui devais livrer aujourd'hui trois corsets, à une dame et deux messieurs !.. je suis d'une fureur !.. aussi, je ne sais pas si c'est un reste de femme ou un commencement de guêpe... mais je me sens une envie de piquer tout ce qui m'approchera... Il me faut une victime... passez-moi quelqu'un !..

PADOCKE.

Pas moyen... en l'absence de notre patron.

COQUETTE.

Je veux faire la guerre comme vous !.. Hein? En avez-vous piqué, depuis un an !..

PADOCKE.

C'est vrai, c'est vrai... ça va bien.,, tout Paris y a passé...

Air : vaudeville de la Somnambule.

Des écrivains et des artistes.

MAMMONE.

Des députés, des avocats.

AZAZEL.

Des ministres.

MOLOCH.

Des journalistes...

COQUETTE.

Grands hommes de tous les formats.
Que de piqûres à la ronde
Vous ont donné la popularité !..

PADOCKE.

Il fallait piquer tout le monde.
Pour piquer la curiosité.

COQUETTE.

Il en reste encore... allez... Des charlatans, des gobe-mouches, des paillasses, des pierrots...

SCENE III.

LES MÊMES, PIERROT, paraissant sur le mur, et tenant son mirliton. Ses bras et ses jambes représentent quatre autres mirlitons.

PIERROT, criant.

Voilà !..

(Il joue, sur son mirliton, l'air : Au clair de la lune.)

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MOLOCH.

Un mirliton !

TOUTES.

Un mirliton !

COQUETTE.

Tiens ! c'est mon ami Pierrot !

PIERROT, toujours sur le mur.

Pardon, excuse... je cherche mon Pantalon que j'ai perdu.

TOUTES, jetant des cris.

Ah mon Dieu !

MOLOCH.

Comment ! vous avez perdu votre...

PADOCKE.

Ne descendez pas !

COQUETTE.

Si fait ! ça m'est égal. (Bas aux autres.) Dieu ! comme je vais le larder !

PIERROT.

J'accepte votre invitation...

(Il saute dans le jardin.)

MAMMONE, le regardant.

Tiens ! il en a un !

PIERROT.

Un quoi ?.. Je sors du Cirque-Olympique, et je cherche mon compère Pantalon.

COQUETTE, se jetant sur lui.

Je le tiens !

PIERROT.

Eh bien ! eh bien !.. au secours !

TOUTES, les séparant.

Veux-tu bien le laisser !

PADOCKE.

Il faut l'entendre.

PIERROT.

Qu'est-ce que ça veut dire ?.. Est-ce que je suis tombé dans un guêpier ?

COQUETTE.

C'est toi qui l'as dit.

PIERROT.

Comment, vous êtes des... (Galamment.) Au fait, ça se voit à la taille... des tailles de...

TOUTES.

Juste.

PIERROT.

En ce cas, bonsoir !.. Je vois que ces demoiselles pratiquent le système des piqûres.

TOUTES, voulant le piquer.

Oh ! mauvais ! mauvais !

PIERROT.

A bas ! à bas !

COQUETTE.

Tu fais de l'esprit comme ça, toi ?

PIERROT, modestement.

Esprit du Cirque... avec des décorations et des trucs, ça suffit... aux prix des places... Chez nous, voyez-vous...

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Les recettes sont plus aisées,
Et nous avons double valeur ;
L'été, dans les Champs-Élysées,
Nos quadrupèdes font fureur :
L'hiver, au boul'vart, et pour cause,
Nos bipèdes font les succès ;
Nous n'avons plus de bêtes...

COQUETTE.

Mais
Il vous en reste quelque chose.

PIERROT.

Hein ?.. Ah ! oui... C'est égal, *Partisan* ne ferait pas encore de la prose comme ça... Allez donc demander à *Capitaine* des vers de cette force-là. (Montrant ses bras et ses jambes, qui représentent des mirlitons.) Lisez mes devises : Poésie de M. Auriol, revue et corrigée par les clowns anglais.

AZAZEL, lisant sur une jambe.

Je veux enfoncer cet hiver
Les drames en prose et en vers.

MAMMONE, lisant sur l'autre jambe.

Tous les théâtres, pour l'argent,
Près de nous sont de la Saint-Jean.

COQUETTE, lisant sur un bras.

Mon mirliton sur tout spectateur intraitable
Doit produire l'effet des PILULES DU DIABLE.

PIERROT, lisant sur l'autre bras, qu'il tourne avec des contorsions.

Personne ne pourra résister au désir que
On éprouve d'aller au théâtre du Cirque.

(Elles éclatent de rire.)

Oui, riez, riez... Tout à l'heure, en suivant jusqu'ici la ligne des boulevarts, fallait entendre tous les confrères me crier : Eh ! Pierrot, mon ami Pierrot, prête-moi donc ta flûte à l'oignon !.. Ça a commencé, quand j'ai passé devant la Gaîté... sans m'arrêter !

COQUETTE.

Dame ! comme tout le monde.

PIERROT.

Oh ! non ! j'ai vu un monsieur, avec son épouse, s'arrêter et entrer... au café... A l'Ambigu, ils étaient plus fiers.

MALOCH.

Bah ! ce pauvre Ambigu !.. On le disait mort.

PIERROT.

Il vient de ressusciter.

COQUETTE.

Avec Lazare.

PIERROT.

Voyez l'hasard !

PADOCKE.

Alors, tu as poursuivi ta route, et tu es arrivé devant la Porte-Saint-Martin ?

MAMMONE.

C'est un théâtre qui se relève.

PIERROT.

Je crois bien ! il s'est déjà relevé... de quatre marches... C'est un joli entre-sol. (Continuant.) Parvenu au boulevart Bonne-Nouvelle...

COQUETTE.

Au Gymnase... qu'est-ce qu'on fait là ?

PIERROT.

On veut faire *Turlututu*, comme moi... mais ça ne prend pas... Ma foi ! j'ai filé vers les Variétés...

MAMMONE.

Où tu as dû rire.

PIERROT.

Ah ! bien, oui !.. au contraire... Il y avait là une dame, dont tout le monde disait : *Elle est folle, elle est folle* !..

COQUETTE.

Elle est folle ?.. Je connais ça.

PIERROT.

C'est-y drôle !.. autrefois, on jouait aux Variétés des folies... qui faisaient rire... A présent, c'est le théâtre des folies-dramatiques.

PADOCKE.

Et qu'est-ce que dit de ça Bilboquet ?

PIERROT.

Il dit que c'est de la haute comédie... Pour lors, en laissant à droite l'Opéra, dit le Grand, qui, pour le quart-d'heure, tire le diable par la queue... j'ai passé derrière l'Opéra, prétendu Comique, qui tourne le dos au public.

COQUETTE.

Gare la revanche !

PIERROT.

J'ai regardé par un petit trou, et j'ai vu une *Dame-Jeanne* dans la salle... elle n'était pas pleine.

MAMMONE.

La Dame-Jeanne ?

PIERROT.

La salle !.. Pendant que j'étais en train de ne pas m'amuser, j'ai poussé ma pointe jusqu'aux Français... en traversant la place de la Bourse.

COQUETTE.

Comme moi, devant le Vaudeville... Tu y es entré ?

PIERROT.

Est-ce que j'ai l'air d'un actionnaire ?.. V'là que arrive aux Français.

COQUETTE.

Et qu'est-ce que tu y vois de neuf ?

PIERROT.

Du vieux !.. les vivants s'en vont, et les morts ressuscitent... le caissier disait comme Athalie : Dieu des juifs, tu l'emportes !

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmans.

Tandis, qu'en comptant ses écus,
Riait la vieille tragédie,
Sur ses honneurs bientôt perdus
Pleurait la pauvre comédie.
Que de regrets pour les beaux-arts !

COQUETTE.

Ah ! c'est vrai !.. changeant de système,
Cette année, on m'a dit que Mars
Devait s'en aller en carême.

MOLOCH, soupirant.

Ah ! qui la remplacera ?

PIERROT.

Il faudrait, pour *l'art scénique*, avoir *la pareille de Mars*. Alors, pour me consoler, je me suis joué un petit air de mirliton, qui commençait à attirer la foule autour de moi, quand je vous ai enten du prononcer mon nom... j'ai escaladé votre mur, parce que nous autres, du Cirque, nous n'entrons jamais par la porte... c'est trop commun.

COQUETTE.

Ainsi, ton mirliton attire à toi...

PIERROT.

Tout Paris !

COQUETTE.

Vrai ?.. Oh ! la bonne idée !.. allons-nous nous en régaler !.. En avant nos aiguillons !

LES GUÊPES.

Que dit-elle ?

PADOCKE.

Vous voulez...

COQUETTE.

Je veux qu'en l'absence du maître, les victimes viennent nous trouver... il me tarde de piquer...

PIERROT, s'éloignant.

Pas moi ! pas moi !

TOUTES.

Bravo !

COQUETTE, à Pierrot.

Tu n'as qu'un moyen d'échapper.

PIERROT.

C'est de sortir. (Il veut se sauver.)

TOUTES, le retenant.

Non ! non !

COQUETTE.

C'est de souffler dans ta peau.

PIERROT.

Comment, dans ma... Ah ! c'est juste... ma peau d'oignon !.. Mais quoi ? mais quoi ?

COQUETTE.

Ce que tu voudras... pourvu que ça fasse venir... Qui est-ce qui n'a pas son air favori ?

PIERROT.

Oui, un air qui flatte les passions... Moi, par exemple, jouez-moi l'air de *la fricassée*, ou *à boire, à boire, à boire* !.. et vous me verrez accourir.

TOUTES, voulant le piquer.

Va donc ! va donc !

PIERROT.

N'approchez pas!..

(Il joue l'air : *ne dérangez pas le monde.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GOBLOT, UN OUVRIER TERRASSIER.

(Goblot entre, tenant par l'oreille le terrassier, qui porte ses outils et une plaque en cuivre sur son chapeau.)

GOBLOT.

Ah! gueux! ah! scélérat!

L'OUVRIER.

Oh! là, là! oh! là, là!

PIERROT.

En voilà deux!

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est?

GOBLOT.

Je vais te livrer aux guêpes, gueusard!.. Mesdames, je vous amène cet infâme terrassier, et je demande qu'il soit piqué jusqu'au sang, à à ne pouvoir plus remuer ni pieds, ni pattes!..

L'OUVRIER.

Par exemple!

COQUETTE.

Qu'a-t-il donc fait, cet homme?

GOBLOT.

Ce qu'il a fait!.. je vais vous le dire en deux mots. Monnom, Goblot; mon âge, cinquante-deux ans; profession, restaurateur à 32 sous, retiré... caractère, amateur passionné des champs et de la verdure... plus, une femme... car je suis marié, Mesdames, marié et tout ce qui s'en suit... Voilà mon signalement, que je puis faire certifier par deux témoins patentés, majeurs et vaccinés.

COQUETTE, riant.

Il ne s'agit pas de vous.

TOUTES.

Mais de lui!.. lui!

L'OUVRIER.

Moi!

GOBLOT.

J'y arrive... Il y a trois ans, après avoir abdiqué mon restaurant, où je m'étais arrondi, en débitant trois plats au choix... j'avais acquis, de mes deniers, une maison de campagne à quelques pas d'Asnières, sur les bords de la Seine... Et à peine y étais-je établi, avec madame Goblot et un cousin qu'elle a... crac!.. voilà qu'on invente le chemin de fer de Saint-Germain, et je vois venir un monsieur soi-disant ingénieur, qui me dit : Pardon, Monsieur, vous ne pouvez pas rester là. — Comment! je ne puis pas demeurer chez moi? — Vous n'êtes pas chez vous, vous êtes sur le tracé du chemin de fer... il faut emporter votre habitation plus loin... à droite ou à gauche, à votre choix. — Je veux résister, on m'exproprie... Naturellement, je crie... et je décampe.

PADOCKE, montrant l'Ouvrier.

Mais lui! lui!

L'OUVRIER.

Moi!

GOBLOT.

J'y arrive... Alors, j'achète un joli terrain, près de Courbevoie, et je fais construire un délicieux *cottage*... (*cottage* est un mot italien, qui signifie villa... une villa.) Mais, au moment où j'allais pendre la crémaillère, avec Mme Goblot et un cousin qu'elle a... crac! voilà le chemin de fer de Versailles, rive droite... Pour le coup, je crie : je ne me dérangerai pas... et je chante, comme Jean de Paris :

> Cette maison est à mon gré :
> M'y voici, j'y resterai!
> M'y voici, j'y resterai!..

Voilà comme nous sommes, nous autres, gens de Paris... — Aussi, me répond l'entrepreneur, nous ne toucherons pas à votre maison... nous passerons juste entre votre porte et votre jardin. — Par exemple!.. et quand je voudrai me promener? — Vous ferez élever un petit pont, ou creuser un sentier souterrain... toujours à votre choix. — Je trouve ceci abominable... Naturellement, je vocifère... et je décampe.

TOUTES.

Mais lui! lui!

L'OUVRIER.

Moi!

PIERROT, criant.

Lui... gros vieux bavard!

GOBLOT.

J'y arrive... (Saluant Pierrot.) On obtient tout de moi, en s'y prenant poliment, comme Monsieur... Dégoûté du côté ouest de Paris, qui était menacé d'un second chemin de Versailles, je me transplante au midi, et je m'installe à deux lieues de la Rapée, où je me régale d'une matelotte.... avec Mme Goblot et un cousin qu'elle a... Mais, à peine cultivais-je les légumes de ma villa... (*villa* est un mot anglais qui veut dire cottage... un cottage.) Crac!.. c'est comme j'ai l'honneur... Crac! le chemin de fer d'Orléans me tombe comme une tuile... Je veux faire feu des quatre pieds... — N'ayez pas peur, soyez tranquille, me dit ce nouveau wail-wai... cette fois, nous ne toucherons pas à votre jardin... seulement, nous sommes dans la douloureuse nécessité de couper votre salle à manger en deux. — Quelle atroce plaisanterie! — Oui, Monsieur, notre chemin passant entre ces deux croisées, vous mettrez huit couverts d'un côté, et deux de l'autre... ça sera géant, au passage des convois... surtout au dessert, au moment de trinquer... mais, bah! on s'y fait bien vite. — C'était hideux!.. Cette fois-ci, je ne crie plus, je ne vocifère plus; naturellement, je hurle...

COQUETTE.

Et vous décampez?

GOBLOT.

Comme une locomotive, rien que ça!.. car il venait de me pousser une idée rayonnante... j'avais fait ce raisonnement... naïf : il y a deux chemins de fer de Paris à Versailles... c'est déjà assez bête... il faut espérer qu'ils n'en établiront pas un troisième... on me laissera donc tranquille, si j'édifie entre les deux chemins sus-mentionnés... c'était lumineux!.. Ce qui fut dit fut fait... et, cette fois, en attendant que mes murs soient secs, je conduis Mme Goblot...

COQUETTE.

Avec le cousin qu'elle a ?

GOBLOT.

Aux bains de Dieppe, pour leur faire voir l'Océan, dont nous avions beaucoup entendu parler.

TOUS.

Mais lui, lui !

L'OUVRIER.

Moi !..

GOBLOT.

J'y arrive !.. Ce matin, à mon retour, je cherche ma maison... où est donc mon jardin ?.. plus de maison ! plus de jardin ! plus rien !.. et je trouve, à la place, ce drôle qui pioche, qui creuse comme une taupe... — Qu'est-ce que tu fais là, malheureux ?.. tel est mon cri... encore un chemin de fer ! — Non, Monsieur, me répond ce prolétaire... je travaille aux fortifications de Paris... D'abord, je ne comprends pas, et je le somme de s'expliquer... Il m'apprend que mon salon va devenir un fossé, ma cuisine un talus, ma chambre un bastion, et qu'on va établir une demi-lune dans l'alcôve de mon épouse... Alors, naturellement...

TOUS.

Vous décampez ?

GOBLOT.

Du tout !.. je saisis ce malheureux par une oreille, que je n'ai pas lâchée pendant trois lieues, et je vous l'amène, ô guêpes... pour que vous le terrassiez, vû que c'en est un !..

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

L'OUVRIER.

Mais non ! mais non !..

COQUETTE.

Il a raison... M. Goblot, c'est vous qu'il faut piquer.

TOUTES.

Piquons ! piquons !..

(Elles se jettent sur lui.)

GOBLOT.

Aïe !.. laissez donc !.. Mesdames !..

(Pierrot joue sur son mirliton : HANNETON VOLE, VOLE, VOLE.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN PARTICULIER.

LE PARTICULIER, entrant d'un air affairé, courant à Pierrot et le prenant à part.

Monsieur, la nouvelle est positive... je ne la dis qu'à vous et dans le tuyau de l'oreille... Quatre cent soixante mille Égyptiens ont passé le Taurus sur un pont de bateaux.

PIERROT.

Pardon... qu'est-ce que c'est que le Taurus ?

LE PARTICULIER.

Le Taurus est une rivière. Nous allons avoir une baisse de 20 francs... si vous avez des fonds, vendez, Monsieur, vendez !..

(Il sort en courant par la gauche.)

PIERROT, bas à M. Goblot, qu'il prend à part.

Huit cent mille Égyptiens ont passé le Taurus sur un pont en fil de fer... 35 francs de baisse... vendez !

GOBLOT, bas à Coquette.

Quatorze cent mille égyptiens...

UN MONSIEUR, en robe noire et bonnet carré : il court et cherche ; il est essoufflé.

Messieurs... Mesdames... pardon... Vous n'avez pas vu un drôle qui répand des nouvelles ?..

PIERROT.

Le Taurus ?..

LE MONSIEUR.

C'est ça !

COQUETTE et les autres, montrant la gauche.

Par là !

LE MONSIEUR.

Bien !.. merci ! (Il sort par la droite.)

TOUTES.

Mais non !..

PIERROT.

S'il l'attrape de ce côté...

UN INDIVIDU. Il court à Goblot, qu'il prend à part.

Erreur, Monsieur, erreur !.. la nouvelle était controuvée, et voici la vérité officielle... L'armée chinoise, qui est venue au secours d'Ibrahim, fait le siége du Taurus...

GOBLOT.

Permettez... est-ce que le Taurus n'est pas une rivière ?

L'INDIVIDU.

Du tout !.. le Taurus est une place forte... Les douze mille Égyptiens ont changé d'idée... je vous annonce une hausse de 22 francs 75... achetez, Monsieur, achetez !

(Il sort en courant par la droite.)

GOBLOT, bas à Pierrot.

La flotte chinoise s'est montrée... les trois cent quarante égyptiens ont évacué... une hausse à perte de vue... achetez !

PIERROT, bas à Coquette.

Le kan de Tartarie...

LE MONSIEUR, en robe noire, entrant comme la première fois.

Pardon, Messieurs, Mesdames... pardon !.. je suis chargé d'arrêter un spéculateur qui répand des nouvelles...

GOBLOT.

Le Taurus ?..

LE MONSIEUR.

C'est ça.

COQUETTE, montrant la droite.

Par ici !..

LE MONSIEUR.

Bien !.. merci !.. (Il sort par la gauche.)

TOUTES.

Mais non !..

PIERROT.

S'il arrête quelqu'un, celui-là...

(Les deux nouvellistes rentrent de droite et de gauche.)

LE PARTICULIER.

Ouvert à 8 francs de baisse !

L'INDIVIDU.

Fermé à 6 francs de hausse !

LE PARTICULIER.

Je gagne un million !

L'INDIVIDU.

J'en gagne deux !

PIERROT.

Bah !.. Ah ça ! mais, et le Taurus ?

LE PARTICULIER.

Le bruit s'est accrédité que le Taurus était définitivement une montagne...

L'INDIVIDU.

Cette nouvelle a jeté la Bourse dans une stupéfaction profonde.

LE PARTICULIER.

Bonjour, Messieurs...

L'INDIVIDU.

Adieu, Mesdames.

LE PARTICULIER.

Je vais acheter un château.

L'INDIVIDU.

Je vais faire bâtir trois maisons.

(Les guêpes les piquent et les arrêtent.)

GOBLOT.

Je vais spéculer aussi, ça m'amusera.

LE MONSIEUR, rentrant.

Messieurs, Mesdames, pardon !.. il faut que force reste à la loi... ceux qui spéculent sur de fausses nouvelles...

TOUS.

Le Taurus ?..

LE MONSIEUR.

C'est ça !

COQUETTE, indiquant les spéculateurs.

Les voici !

LE MONSIEUR.

Ils ne m'échapperont pas !.. il faut que force reste à la loi !..

(Il va pour arrêter Goblot, qui s'échappe.)

TOUS.

Par ici !

(Il arrête les spéculateurs et les entraîne.)

PIERROT, au milieu du bruit.

Enlevez !.. (Il joue l'air de LA BOULANGÈRE.)

SCÈNE VI.

COQUETTE, LES GUÊPES, PIERROT, PAIN-MOLLET, en mitron, OUVRIÈRES, portant un drapeau.

CHŒUR DES OUVRIÈRES.

Air du Tonat.

Fermons ateliers et boutiques :
Le travail est un préjugé.
Ma foi ! tant pis pour les pratiques !
Les ouvriers sont en congé.

COQUETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PAIN-MOLLET.

Ça ?.. c'est des ouvrières émancipées.

COQUETTE.

Toi !..

PAIN-MOLLET.

Oui, moi... Nous allons rire et nous amuser... nous n'avons plus que ça à faire... Anastasie, déployez votre drapeau. (L'ouvrière déroule le drapeau, sur lequel on lit : Sept dimanches par semaine, trois cent soixante-cinq dimanches par an.) Voilà notre devise : sept dimanches par semaine, trois cent soixante-cinq dimanches par an !.. Voilà comme nous comprenons l'ouvrier.

COQUETTE, le regardant.

Eh ! mais ! je te reconnais... c'est Pain-Mollet, le premier garçon de notre boulanger.

PAIN-MOLLET.

Lui-même... Pain-Mollet ne renie pas sa profession... j'ai conservé, au sein de la révolte, mon négligé... écossais.

COQUETTE.

Tu t'es donc révolté aussi, toi ?

PAIN-MOLLET.

Pourquoi donc pas ?.. comme les tailleurs, les perruquiers, les ferblantiers, les charcutiers, les...

COQUETTE.

Ah ça ! et pour quelle raison ?

PAIN-MOLLET.

Pour quelle !.. Anastasie, déployez votre drapeau !

COQUETTE.

C'est bon, c'est bon... nous avons vu.

PAIN-MOLLET.

Voilà mes motifs... Il y a trop long-temps que le garçon boulanger est la victime de la société... je suis las de geindre et de ne pas avoir de pantalon... à mon âge !.. J'ai brisé ma chaîne, et je me suis répandu dans la plaine Saint-Denis.

COQUETTE.

Où tu as trouvé les autres ?

PAIN-MOLLET.

Où je me suis trouvé tout seul... les tailleurs étaient ailleurs... C'est égal, j'ai formé un rassemblement... un escadron de hussards s'est présenté... alors, je lui ai fait ça... (Il allonge les doigts en mettant le pouce sur son né.) L'escadron m'a fait ça... (Autre geste.) C'est une charge de cavalerie.

PIERROT.

Eh bien ! mais, et les autres ?..

PAIN-MOLLET.

Pas un, mon bonhomme, pas un !.. tous rentrés dans leurs ateliers, comme des feignants... Oh ! les hommes !.. les lâches !.. les pooles mouillées !.. je les méprise, les hommes !.. j'en suis honteux, d'être homme !.. mais il n'y a pas de remède... Alors, que j'ai dit, je me mets à la tête des femmes... Oh ! les femmes ! cré nom !.. et j'ai appelé aux armes toutes les blanchisseuses de mon quartier, dont deux chamarreuses et trois enluminceuses... (Aux ouvrières.) A moi, les amours !.. je vais vous faire connaître vos droits, et la manière de s'en servir... Anastasie, la picarde... (Aux autres.) Elle est bourguignotte ; mais on l'appelle la picarde, pour la distinguer... Anastasie, combien gagnez-vous par jour ?..

L'OUVRIÈRE.

Trois francs cinquante.

PAIN-MOLLET.

Trois francs cinquante ?.. Pas assez... votre journée vaut cinq francs dix sous, comme un liard... Bah ! mettons six francs et n'en parlons plus... Combien d'heures travaillez-vous ?

L'OUVRIÈRE.

Dix heures.

PAIN-MOLLET.

Dix heures ?.. Nous allons examiner ça un petit peu... Voyons, il vous faut, pour déjeuner

une heure... pour dîner, deux... bon... Vous avez votre petit ménage?

L'OUVRIÈRE.

Dam! oui.

PAIN-MOLLET.

Une heure et demie pour faire la chambre et secouer les tapis... bon... quatre heures et demie... Avez-vous des parens?

L'OUVRIÈRE.

J'ai ma tante.

PAIN-MOLLET.

Une heure, pour aller voir mame votre tante... bon... cinq et demie... Êtes-vous mariée?

L'OUVRIÈRE.

Non.

PAIN-MOLLET.

Une heure pour porter la soupe à votre mari... bon... six et demie... Avez-vous un enfant en nourrice dans la banlieue?

L'OUVRIÈRE.

Non.

PAIN-MOLLET.

Deux heures pour aller embrasser votre petit... bon... huit et demie... Une heure pour lire le journal, et une heure pour vous reposer... bon... ça nous fait... attendez... huit et demie et deux... dix heures et demie!

L'OUVRIÈRE.

Mais ma journée n'est que de dix heures.

PAIN-MOLLET.

C'est ça... le bourgeois vous redoit une demi-heure... et pour arranger ça, nous portons le prix de la journée à 7 francs... Voilà qui est convenu... n'est-ce pas, la Bourguignotte? (Aux autres.) C'est une Picarde, mais pour la distinguer, on l'appelle... (Aux ouvrières.) Et, jusque-là, allons folâtrer, allons manger du veau... à crédit... allons dans les champs, nous rouler sur les blés... moi seul d'homme! moi seul!.. En avant, les amours!..

LES OUVRIÈRES.

En avant!

COQUETTE.

Ah! c'est toi qui fais du bruit!

LES AUTRES GUÊPES.

Qui nous empêches de dormir!..

(Elles le piquent.)

PAIN-MOLLET.

Aïe! seigneur Dieu! vous me piquez! Que c'est bête!

PIERROT.

Attends, je vais te jouer un air...

PAIN-MOLLET, s'emparant du mirliton.

Donne-moi ça, sac à farine! je sais l'air qu'il me faut.

(Il joue l'air : QUAND ON EST MORT, C'EST POUR LONGTEMPS. Tout-à-coup, on entend le son de la trompette, et Bacchanal paraît, en costume de charlatan, sous le manteau d'une vaste cheminée gothique.)

SCENE VII.

LES MÊMES, BACCHANAL.

BACCHANAL.

Silence, mirliton!..

(Il arrache le mirliton à Pain-Mollet, et s'en sert pour donner une fanfare de trompette.)

PIERROT.

Tiens! mon mirliton qui joue de la trompette!

BACCHANAL.

AIR : Accourez tous, venez m'entendre.

Accourez tous, venez m'entendre!
Moi, docteur de la faculté,
A juste prix je vais vous vendre,
Vous vendre l'immortalité.

Approchez, faites-vous servir... c'est l'instant, c'est le moment, c'est le quart-d'heure.

TOUS, avec empressement.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

BACCHANAL.

Le public est instamment prié de ne pas me prendre pour un marchand d'eau de Cologne... Qui êtes-vous donc, me dira-t-on?, qu'avez-vous inventé? quelle est votre industrie?.. Etes-vous l'éditeur des *Français peints par eux-mêmes*... par le sieur Curmer?.. ou, avez-vous publié un nouveau journal de trois mètres de hauteur sur deux de largeur, à 17 francs par an?.. non, Messieurs... Etes-vous l'auteur du clyso-bol, instrument rafraîchissant, insinuant et portatif?.. ou, avez-vous construit un appareil pour découvrir de l'arsenic dans les vieux fauteuils?.. non, Messieurs... Avez-vous un remède quelconque pour la rage, la coqueluche, les durillons ou la cocotte?.. non, Messieurs, mille fois non!.. Je ne m'inquiète nullement de l'homme vivant... et par l'homme, j'entends aussi la femme, sa compagne la plus ordinaire... La vie est si courte, Messieurs!.. qu'est-ce que la vie?.. demandez aux plus grands philosophes et aux plus simples pharmaciens... la vie est un éclair, un feu follet, un souffle, un rien... Ma découverte ne s'applique qu'à l'homme entièrement décédé... et par l'homme, je comprends toujours madame son épouse... Qui êtes-vous donc, me dira-t-on?.. Je suis, Messieurs, le rival de *Monsieure* Gannal... (Il se découvre.) Je suis embaumeur, empailleur, momificateur!

PIERROT.

Ah! bon! bon!.. mon journal m'a entretenu de cette chose, renouvelée... des Egyptiens.

BACCHANAL.

Non, Messieurs!.. la momie égyptienne est enfoncée... coulée... Grace à mon procédé, l'homme le plus défunt est conservé tel qu'il était, avant cet accident... exactement aussi laid... Quand je dis l'homme, j'entreprends aussi les animaux domestiques, tels que chiens, chats, singes et perroquets... A l'heure qu'il est, je sors de chez une dame qui a perdu le même jour son mari et son serin... j'ai embaumé l'oiseau et empaillé le particulier, au plus juste prix... Désormais, personne ne peut plus se refuser cette douceur... Approchez, faites-vous servir.

PAIN-MOLLET, à Anastasie.

Dites donc... mame votre tante?.. voilà une occasion!

BACCHANAL, à Pain-Mollet.

Monsieur veut-il qu'on l'empaille ?

PAIN-MOLLET.

Mais non !.. mais non !..

BACCHANAL.

Je vais vous exhiber un échantillon... (Criant.) Avancez l'échantillon ! (Un fauteuil paraît, sur lequel se trouve un académicien dans une immobilité complète.) Ceci est un immortel, empaillé dans ses lauriers, de son vivant... J'en attends deux autres.

COQUETTE.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en...

BACCHANAL.

Remarquez comme tout ça est travaillé !.. c'est garanti pour un an... Voyez, voyez, comme le génie brille dans ses yeux !

PAIN-MOLLET.

Mais ils sont fermés, ses yeux.

BACCHANAL.

C'est comme ça qu'il est aux séances de l'Institut. Du reste, il marche, il mange, il remplit toutes ses fonctions.

COQUETTE.

AIR : On dit que je suis sans malice.

Vraiment, il est vivant ?

BACCHANAL.

Sans doute :
C'est toujours ainsi qu'il écoute
Un discours de réception...

PAIN-MOLLET.

C'est une abomination !
Un membre de l'Académie,
Réduit à l'état de momie !

BACCHANAL.

Ma foi ! quand je l'ai commencé,
C'était déjà bien avancé.

Vous avez vu l'ouvrage... enlevez !.. (Le fauteuil disparaît.) Pour me mettre à la portée de toutes les bourses, je fais une remise de vingt pour cent aux personnes qui prennent un abonnement.

PIERROT.

Ah ! on s'abonne ?

BACCHANAL.

Enormément.

PAIN-MOLLET.

C'est bon à savoir.

BACCHANAL.

Monsieur veut-il...

PAIN-MOLLET.

Ne me touchez pas !..

BACCHANAL.

J'ai traité avec tous les théâtres de la capitale... sans excepter la Comédie-Française...

COQUETTE.

Elle s'est trouvée mal assez souvent.

BACCHANAL.

C'est pour ça qu'on lui a donné *un verre d'eau*, qui lui a fait grand bien. Suivons.. (Criant.) Autre échantillon !.. (La plaque de la cheminée tourne sur elle-même, et l'on voit un personnage habillé à la Louis XIV.) Feu *Latréaumont* !.. autrement dit, le général Mallet, habillé à la Louis XIV... Épitaphe fournie gratis par mon établissement, auquel j'ai attaché deux poètes qui travaillent pour M. Berthellemot.

Sans intérêt, sans gaîté franche,
Sans vérité... même d'habit !..
Erreur de deux hommes d'esprit,
Qui prendront leur revanche !

COQUETTE.

C'est neuf !

BACCHANAL.

Comme lui... Troisième échantillon !.. (La plaque tourne de nouveau et montre une femme vêtue de blanc.) Demoiselle *Cosima*, décédée à la fleur de son âge... elle a vécu ce que vivent les chutes... l'espace d'un feuilleton... Erreur d'une femme d'infiniment d'esprit, qui prendra sa revanche... Quatrième échantillon !.. (Un homme en uniforme de général mexicain.) Le sieur *Vautrin*... canaille finie, floueur n. 1, *grinche sur le grand trimar* !.. style du défunt... Ce particulier avait cru devoir faire de la Porte-Saint-Martin un entrepôt de Toulon... cet établissement n'a pas réussi.

AIR : Sainte amitié. (LES SOMNAMBULES.)

De l'amitié pour remplir les devoirs,
Ce bon filou, qui formait mille pactes,
Volait de l'or, de l'argent, des mouchoirs,
Volait de tout, volait pendant cinq actes !
Il a tant fait, que le public l'a sifflé...
Ça, par exemple, il ne l'a pas volé.

Erreur d'un homme d'excessivement d'esprit, qui ne prendra pas sa revanche... J'en ai d'autres encore, une galerie complète... *Juliette*, *Marguerite*, *l'Enfant prodigue*, *Marcelin*, *le Mendiant*, *Edith*, *Megani*, *Zanetta*, *Rosita*, *Paola*, *Lucrezzia Borgia*, et cœtera, et cœtera. Erreurs d'une grande quantité d'hommes d'esprit..

PAIN-MOLLET.

Qui prendra sa revanche.

BACCHANAL.

Sans compter les momies vivantes, qui ne sont aucunement embaumées.

AIR des Fraises.

Ce chanteur qui ne sait pas
Jouer la comédie,
Et qui ne remue, hélas !
Ni notre cœur, ni ses bras...
Momie !

Ce mari, triste soutien
D'une femme jolie,
Qui près d'elle dort si bien
Et ne lui dit jamais rien...
Momie !

Vieux séducteurs,
Vieux danseurs,
Coquettes rajeunies,
Gens à corsets,
A toupets,
A faux attraits,
Faux mollets...
Momies !

COQUETTE.

Charlatan !

TOUTES.

A bas les charlatans !..

BACCHANAL.

Hein? qu'est-ce que ça signifie?.. ne piquez pas!.. vous me blessez!.. lâchez, ou je vous empaille tous!..

PIERROT.

Allez donc! allez donc!..

(Bacchanal, Pain-Mollet et les ouvrières fuient pour se dérober aux aiguillons. Pierrot joue l'air : C'EST L'AMOUR, L'AMOUR, L'AMOUR.)

SCÈNE VIII.

LES GUÊPES, COQUETTE, PIERROT, LE DIABLE AMOUREUX; puis UN LION.

LE DIABLE, chantant lentement et avec passion.

AIR : C'est l'amour.

C'est l'amour l'amour, l'amour
Qui fait un enfer de ma vie!..
C'est l'amour, l'amour, l'amour...

PIERROT, l'interrompant.

Quel diable est-ce là?

PADOCKE.

Ce n'est pas *Robert-le Diable.*

AZAZEL.

Ce n'est pas le *Diable Boiteux.*

COQUETTE.

Eh non! c'est *le Diable amoureux.*

LE DIABLE, avec sentiment.

Oh! oui, diablement amoureux... comme on ne l'est que dans l'enfer... et à l'Opéra. (Gaiement.) Bonjour, petites... vous ne me reconnaissez pas? Sauterelle Fignon, qui double Pauline Leroux.

COQUETTE.

Ah! la petite Fignon... Et de qui donc êtes-vous amoureuse... cette semaine?

LE DIABLE.

De mon lion, qui est allé en Perse.

COQUETTE.

Avec l'ambassade?

LE DIABLE.

Allons donc!.. long-temps après... Il m'en a rapporté un sabre et deux pipes, que le Sha lui a donnés pour son rat.

PADOCKE.

Et vous n'êtes pas contente?..

LE DIABLE.

Ah bien! oui!.., croyez-vous pas que les pipes de ce monarque étranger suffisent à mon bonheur!.. Voilà ce que c'est : une chaoteuse, qui en tient pour mon lion, lui a fait des cancans sur mon chapitre... que, pendant son voyage, j'ai écouté un petit de la bourse... que je me suis fait enlever par la clarinette de l'orchestre... C'est faux... très faux!.. mais de la part d'une chanteuse de l'Opéra...

COQUETTE.

C'est juste.

LE DIABLE.

Aussi, Gustave n'est plus reconnaissable à mon égard... il est triste, maussade, grognon... enfin, mon lion est devenu un ours.

PIERROT.

Pauvre Fignon!

LE DIABLE.

J'ai eu beau lui dire : Mais, Bichon, la clarinette de chez nous est un septuagénaire très blanc de tête... et, quant à l'autre, où donc l'aurais-je connu, ce Boursicot?.. Pendant que tu étais là-bas, en Perse, les coulisses de l'Opéra ont été fermées à tout le monde.

PADOCKE.

Ah! c'est vrai.

COQUETTE.

Ce qui a fait un peu crier le ballet.

LE DIABLE.

Je crois bien... ce pauvre ballet, qui est toujours immolé au chant... Ce n'était pas encore assez de leurs opéras en cinq actes, qui finissent toujours le lendemain matin... Voilà le festival, à présent... Vous en avez entendu parler?

PADOCKE.

Ça a fait assez de bruit pour ça.

LE DIABLE.

Pardine!.. quatre cent cinquante musiciens sur le théâtre... dansez donc la Cracovienne au milieu de ça... Et ils en préparent un second, les gueux!

PIERROT.

Oui, je sais.

LE DIABLE.

Où il y aura, de plus que la première fois, trois cents trombonnes, cent cinquante ophicléides à pistons, quatre pièces d'artillerie...

PIERROT.

Et quatre-vingts marteaux de porte-cochère!

LES GUÊPES.

Ah! juste ciel!..

LE DIABLE.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

En tout, quinz' cents.

TOUTES.

Miséricorde!

LE DIABLE.

D'abord, les chanteurs en avant;
Ensuit', les instrumens à corde;
Enfin, les instrumens à vent.

COQUETTE.

Quoi! tous les instrumens à vent?

LE DIABLE.

Non, sur ce programme si riche,
Il en manque un.

PIERROT, montrant le mirliton.

Est-ce le mien?

LE DIABLE.

C'est un p'tit instrument de rien,
Qu'on ne mettra pas sur l'affiche,
Mais dont l' public jouera très bien.

PIERROT.

Connais pas... jamais de ça, au Cirque.

LE DIABLE.

Pour en revenir à mon lion, il faut que vous me rendiez le service... (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu! comme ça sent le havane!.. C'est Gustave... ce doit être lui. (Entre un lion, qui marche sur ses pattes de derrière. Il a un paletot blanc, un énorme cigare à la bouche, porte des gants jaunes, un lorgnon collé sur l'œil et un dahlia sur la poitrine.) Voyez, voyez cette mine qu'il fait!

(Le lion va se camper devant la rampe.)

COQUETTE, bas.

Est-ce qu'il est toujours comme ça?

LE DIABLE.

Depuis son retour... Les *Persiennes* me l'au ront abruti avec de l'opium... comme un Chinois.

COQUETTE.

Et rien ne peut l'émouvoir?

LE DIABLE.

Rien... voilà pourquoi je venais vous prier de le picoter un peu.

COQUETTE.

Oh! non pas, diable!.. Un monsieur qui a des griffes... c'est presque un confrère.

LE DIABLE.

Vous refusez?.. Allons, je vais essayer sur lui les moyens de séduction que j'exerce tous les deux jours sur M. Élie. (S'approchant et câlinant le lion.) Voyons, Gustave... qué que t'as, Gustave?.. (Le lion rugit. A part.) Hum! tigre!.. En avant, la scène!

(Elle exécute, avec le lion, la scène de séduction du Diable amoureux. A la fin de cette scène, le lion tombe à ses pieds, met la main sur son cœur et lui offre un écrin qu'il retire de sa peau. Elle lui arrache ses griffes, qu'elle montre aux guêpes.)

COQUETTE.

Ah! il n'a plus ses griffes!.. En avant!

(Elle s'élance pour le piquer; le diable se jette au-devant d'elle.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAUVIN.

(Le mur du jardin s'entr'ouvre, Chauvin paraît. Il est vieux, porte une grande redingote et une casquette d'invalide; il s'appuie sur une canne.)

CHAUVIN, chantant d'une voix chevrotante.

Soldat français, né d'obscurs laboureurs...

TOUTES.

Ah! mon Dieu!

PIERROT.

Par où diable vient-il, celui-là?

CHAUVIN.

Excusez... de mon temps, on entrait bravement par les murailles... Eh!eh!eh!.. c'est une habitude de l'empire... Monsieur, je me souviens qu'à Saragosse...

PIERROT.

Saragosse?.. Nous avons joué ça, au Cirque.

COQUETTE.

Votre nom, brave homme?.. qui êtes-vous?

CHAUVIN.

Hein?.. qui je suis?.. Vous ne me reconnaissez pas?..un brave de la grande armée... un fier lapin de la garde impériale.

Soldat français, né d'obscurs laboureurs...

TOUTES.

Vous êtes?..

CHAUVIN.

Chauvin... le petit Chauvin... le brave Chauvin.

PIERROT, riant.

Ah oui! ah oui!.. Chauvin... ohé! Chauvin!

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah!... Chauvin!

PIERROT, chantant.

Je reconnais ce militaire;
Je n' l'ai pas vu sur l' champ d'honneur...

TOUTES.

Ah! ah! ah!..

CHAUVIN.

Quoi donc? quoi donc?.. vous me riez au nez, comme les autres!..

PIERROT.

Va donc, vieux fossile!..

LE DIABLE, riant.

Il va nous chanter du Béranger... chante-nous du Béranger, vieux brave. (Ils rient tous.)

CHAUVIN.

Ah! vous êtes des farceurs, vous... vous vous fichez de Chauvin.

COQUETTE.

Que veux-tu, père... le chauvinisme a fait son temps.

LE DIABLE.

Rococo... Pompadour.

CHAUVIN.

Allez toujours, allez... vous n'êtes pas les premiers... A la paix, quand on n'a plus eu besoin de Chauvin, des petits journaux nés malins comme le Vaudeville, des beaux messieurs en gants serin, se sont fichus de lui... c'était le genre... Je parlais de mon bon temps... dame! je n'avais plus que ça pour me consoler... c'était une religion, monsieur... ça pouvait servir plus tard, pour donner du cœur aux autres... comme à mon petit fils, le petit Chauvin... un jeune lapin, que j'ai nourri avec les bulletins de la grande armée... il n'est pas gras, c'est vrai... mais il était l'autre jour à Mazagran, rien que ça!.. Eh bien! on l'a appelé Jean-Jean, la paix-Chauvin... et moi qui vous parle, une ganache...

(Ils se remettent tous à rire.)

CHAUVIN, d'une voix cassée.

Air de la Fête du village voisin.

Du temps passé l'on oubliait l'histoire,
Le vieux Chauvin était mis à l'écart.

LE DIABLE.

Avez-vous fait rimer, pauvre bavard,
La mémoire avec la victoire!

PIERROT.

Et puis vos guerriers,
Avec vos lauriers!

COQUETTE.

Et vos grenadiers,
Tout couverts de gloire!

CHAUVIN.

Mais vienn' le danger...

TOUS.

Nargue du danger!

CHAUVIN.

Dame! ça peut changer,
Il faut y songer.

LE DIABLE.

C'est au plaisir seul que nous voulons songer.

TOUTES.

C'est au plaisir seul que nous voulons songer.

CHAUVIN.

Adieu donc! le temps est là pour me venger.

LES GUÊPES.

Il faut le piquer... piquons! piquons!

(Elles s'élancent sur lui. On entend battre le tambour; tout le monde s'arrête.)

CHAUVIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PIERROT, riant.

Oh ! il croit qu'on se bat !

CHAUVIN.

Le tambour !

LE DIABLE.

C'est on régiment qui défile.

(On entend le canon.)

CHAUVIN.

Le canon !

PIERROT, tremblant.

Vous... vous croyez ?

CHAUVIN.

Je crois fichtre bien !.. je m'y connais... et ce n'est pas pour rire... ça seot la poudre... par ici ! par là ! (Il sort en courant.)

PADOCKE.

Ca vient !

LE DIABLE.

Ca se rapproche !

CHOEUR.

Air du siège de Corinthe.

O ciel ! je n'y puis rien comprendre !
Le bruit se rapproche de nous,
Et personne pour nous défendre !..
Sortons, mes amis, fuyons tous !..

PIERROT.

Sauve qui peot !

CHAUVIN, rentrant. A la place du vieil invalide, c'est un jeune grenadier, armé de son fusil.

Eh non ! milzieux ! restez... (Avec enthousiasme.) C'est toujours le même ! toujours Chauvin... eo France, ça ne meurt pas !

(D'une voix forte.)

Air du couplet précédent.

C'est toujours moi, vous pouvez tous m'en croire:
Oui, c'est Chauvin qui vient de rajeunir,
Et son cœur bat à ce doux souvenir,
Comme au temps de sa vieille gloire !
(Appuyant.)
Il veut des premiers
Guider vos guerriers,
Couverts de lauriers,
Aux champs de la victoire.
Rien ne peut l'ebanger :
Comme sous Alger,
Au jour du danger,
S'il fallait charger,
Chauvin sera là, là pour vous protéger !

TOUS.

Chauvin sera là, là pour nous protéger !

CHAUVIN.

Et voilà, morbleu ! comme il veut se venger !

Eh bien ! vous ne riez plus du fossile... c'est que la momie n'est pas encore embaumée, voyez-vous... comptez là-dessus !.. trois cent mille lapins comme moi, voilà ce que je vous souhaite.

PADOCKE, à Coquette.

Eh bien ! vous, là-bas, qui avez juré de piquer tout le monde...

LE DIABLE.

Piquez donc !

COQUETTE, s'approchant de Chauvin, avec émotion.

Moi, piquer ce brave !.. oh ! non, non !.. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve !.. qu'est-ce qui se passe en moi !.. (Ses ailes et son aiguillon se détachent et tombent. Elle pousse un cri.) Ah !..

(Elle disparaît.)

CHAUVIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc, la petite mère ?..

TOUS.

Boo voyage !

PIERROT.

Uo petit air de départ..

(Il joue sur son mirliton, le Chant du départ. Le mur du fond disparaît. Tous les personnages rentrent à droite et à gauche, et un jeune officier de marine paraît au fond, avec plusieurs officiers et matelots, qui entourent un monument composé de drapeaux surmontés de lauriers.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ARTHUR, OFFICIERS DE MARINE et MATELOTS.

CHOEUR.

Air :

Honneur au héros de l'empire !
Honneur à ses brillans exploits !
Qu'il repose, après son martyre,
Sur les bords heureux de son choix !

PADOCKE.

Qo'est-ce que c'est que ça ?

CHAUVIN.

Comment ! vous ne les reconnaissez pas ?.. Ce sont oos jeunes marins qui reviennent de Sainte-Hélène !

TOUS.

De Sainte-Hélèoe...

ARTHUR, montrant le trophée.

Air : Simple soldat.

Sous ces lauriers, sous ces mille drapeaux
Qu'il a conquis pour en parer la France,
Dort pour jamais le lion, le héros
Qui sur un roc expia sa puissance.
Ses ennemis à ses pieds ont rampé;
Mais il n'est plus, on ose nous le rendre...
C'est un captif, à l'exil échappé...
C'est un phénix, par la foudre frappé,
Qui ne renaîtra pas de sa cendre !

(Le monument s'ouvre et Napoléon paraît au centre, debout, tel qu'il est représenté sur la colonne. L'orchestre joue en sourdine. On entend battre aux champs.)

TOUS.

Si fait !.. c'est lui !.. Le voilà !..

CHAUVIN, ému et sanglotant.

Mon empereur !.. (Il présente les armes et tombe à genoux. Les drapeaux se referment ; l'Empereur disparaît.) Plus rien !..

TOUS.

Plus rien !..

CHAUVIN.

Air de l'Héritière.

Ce n'était qu'un rêve, je gage...
Mais sur le bronze des combats.